

SAISON 2017-2018

1^{er} spectacle

Du 14 septembre au 21 octobre 2017

(32 représentations)

HAMLET

de **William SHAKESPEARE**

Avec l'aide de la
Commission Communautaire Française 
et du
Conservatoire Royal de Bruxelles.

Le Théâtre Royal du Parc est subventionné par :
- **l'Echevinat de la Culture de la Ville de Bruxelles** 
- **la Fédération Wallonie-Bruxelles** 

Rue de la Loi, 3 - 1000 Bruxelles
Direction-Administration : 02-505.30.40
Fax : 02-512.80.98
Location : 02/505.30.30 de 12 à 19 h
info@theatreduparc.be - www.theatreduparc.be



DANIEL OST
CRÉATEUR FLORAL

13 RUE ROYALE, 1000 BRUSSELS • TEL 02 217.29.17 • FAX 02 217.31.99

O.L.VROUWPLEIN 26, 9100 SINT-NIKLAAS • TEL 03 776.17.15 • FAX 03 778.13.58

INFO@DANIELOST.BE • WWW.DANIELOST.BE

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Voici déjà la septième saison que j'ai le bonheur de programmer pour, je l'espère, votre plus grand plaisir.

Plus de 73.308 fauteuils furent occupés lors de la dernière saison. Merci pour votre confiance et votre fidélité.

Depuis l'annonce de notre nouvelle saison, la location est prise d'assaut : de nouveaux abonnés, des écoles, des groupes ont déjà rempli une bonne partie de nos salles. C'est incroyable !

Je vous conseille donc vivement de réserver le plus rapidement possible si vous n'avez pas encore de places pour nos prochains spectacles et notamment pour **Le Noël de M. Scrooge** qui se jouera en novembre et décembre ainsi que pour **Le livre de la jungle**.

A l'heure où j'écris ces lignes, je suis plongé dans cette magnifique pièce créée à la fin du XVI^{ème} siècle, **Hamlet**. Quel bonheur de se dire, en se levant le matin : je vais passer toute la journée en compagnie de Shakespeare ! Ce personnage universel se coule avec une incroyable aisance dans chaque époque qui s'en empare.

Il me semble aujourd'hui que le radicalisme d'Hamlet, formé à la célèbre université de Wittenberg (foyer du protestantisme), résonne particulièrement. Intègre jusqu'à l'excès, comme a pu l'être Antigone, il est sans pitié pour ses contemporains et particulièrement pour les femmes. Mais il serait vain de figer le personnage dans une couleur unique. Hamlet nous échappera toujours et c'est ce qui fait sa force.

Je vous souhaite de belles découvertes au sein de notre splendide théâtre, et ailleurs également.

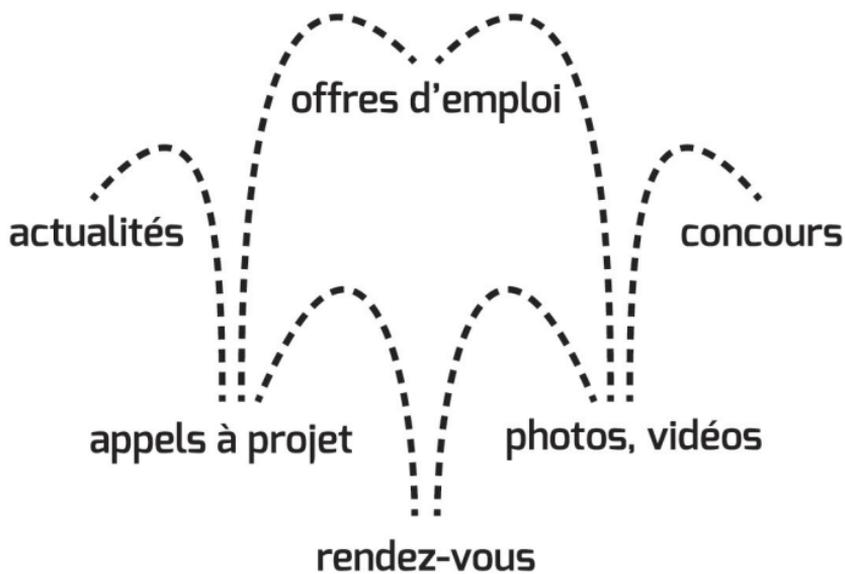
Restons curieux et vive le spectacle vivant !

Thierry Debroux.



Rendez-vous sur culture.be

**Découvrez toute l'offre culturelle
en Wallonie et à Bruxelles !**



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE

LE MOT DU METTEUR EN SCÈNE.

Il y a peu de metteurs en scène qui ne rêvent pas de se confronter un jour au chef-d'œuvre de Shakespeare. Personnellement, j'attendais avec patience d'avoir trouvé l'acteur idéal à mes yeux pour prêter son corps, sa voix, ses émotions, sa part d'ombre au personnage du Grand Will.

Et puis soudain Itsik Elbaz s'imposa comme une évidence. Il y a quelque chose d'infiniment mystérieux chez lui et outre son talent immense et la fragilité qu'il dégage sur le plateau, il y a cette inquiétude, ce tourment qui semblent l'habiter et qu'il n'est donc plus nécessaire de « jouer ».

La dimension intuitive est essentielle dans notre métier, plus que la dramaturgie. A chaque fois que j'ai songé à Hamlet, je l'ai imaginé au cœur de la Russie du XIX^{ème} siècle, au cœur de cet empire où la question de « l'homme fort », capable d'administrer d'une main ferme un immense territoire, semble essentielle, encore aujourd'hui.

C'est cette piste-là que j'ai lancée à Vincent Bresmal pour le décor et à Anne Guilleray pour les costumes. Ils ont rebondi avec enthousiasme.

Après avoir monté **Les Trois mousquetaires** et **L'île au trésor**, j'avais envie de m'éloigner un peu des grands spectacles d'aventures, tout en sachant que je voulais aussi offrir **Hamlet** à la jeune génération. Le spectacle sera accessible à partir de 10 ans. En boutade, je dis que s'ils ont compris **Le Roi Lion**, ils comprendront **Hamlet**.

Il y a eu un certain nombre de versions de la pièce et les spécialistes ne sont pas d'accord entre eux pour savoir quelle était la version voulue par Shakespeare. Même le fameux monologue qui commence par la non moins fameuse réplique « To be or not to be » est parfois attribué à l'acteur/directeur de théâtre Richard Burbage qui, après la mort du poète, aurait amplifié le rôle.

Zaabär, un concept novateur

Celui de l'association du chocolat belge
et des saveurs du monde entier.



Zaabär c'est aussi:
des ateliers publics, des ateliers privés,
des possibilités de cocktails et d'incentives.



Zaabär
belgian chocolate



Visitez notre Mega Store
125 Chaussée de Charleroi • 1060 Bruxelles (Place Stéphanie)
www.zaabar.com

Peu importe d'ailleurs. Nous avons, avec ce texte, une matière dense destinée à un public qui ne restait pas en place, sortait, rentrait, mangeait... et parfois même écoutait la pièce.

Notre rapport au théâtre a beaucoup changé. Même si de temps en temps un téléphone sonne, une dame âgée et un peu sourde lance un « Qu'est-ce qu'il a dit ? » ou quelques élèves mal préparés ou peu respectueux chahutent un peu, globalement le public, plongé dans le noir, se tait et goûte chaque mot prononcé sur la scène.

J'ai donc opté pour une version plus courte, allant à l'essentiel de l'intrigue et pour ce faire, il m'a bien fallu « tuer » quelques personnages.

Le Théâtre Royal du Parc est l'endroit où des citoyens de tous âges qui, parfois, ne sont jamais allés au théâtre, découvrent de grands textes et j'espère de tout cœur que cette découverte leur ouvre un chemin qui les mènera vers d'autres théâtres, vers d'autres textes, d'autres pratiques.

Thierry DEBROUX.

* * * * *



Les desserts de Laura sont en vente au bar-foyer

Confectionner la pâte, battre la crème, préparer un glaçage, et bien sûr déguster des desserts : cela m'enchanté depuis ma plus tendre enfance, depuis que ma maman m'apprenait ses tours de main dans sa cuisine de Californie. Aujourd'hui je respecte encore son conseil le plus important : utiliser les meilleurs ingrédients disponibles.

De ma région natale de la baie de San Francisco à Bruxelles, j'aime toucher la vie des autres et je suis fière de partager mon amour de la pâtisserie typiquement américaine. J'ai créé de nombreuses recettes ; avec celles de ma maman, nous créons une tradition familiale.

Confectionner des gâteaux me permet de revenir à mes racines. Cela forme comme des liens sucrés et savoureux entre mon enfance en Californie et la famille que j'ai fondée à Bruxelles. J'espère que mes desserts vous feront aussi la vie plus douce !

www.eatdessertfirst.be

0478 540 393



WILLIAM SHAKESPEARE.

William Shakespeare est considéré comme l'un des plus grands écrivains de tous les temps, mais l'on a peu de précisions biographiques sur lui. Certains érudits ont contesté son existence, y voyant un prête-nom pour quelque grand seigneur ou bien attribuant à Francis Bacon la paternité de ses œuvres. C'est la pauvreté des sources biographiques qui a conduit à ces controverses concernant l'identité réelle de l'auteur.

Son œuvre demeure sans exemple par sa diversité stylistique et thématique : écrite en des temps troublés, elle a donné forme à l'héritage médiéval et accompagné la naissance de l'Angleterre moderne. Cet homme possédait à la fois un don d'observation, un sens poétique, une force de pensée et un génie dramatique si exceptionnels qu'il a pu produire d'immortels chefs-d'œuvre encore représentés aujourd'hui partout dans le monde.

On mesure son influence sur la culture anglo-saxonne en observant les nombreuses références qui lui sont faites, que ce soit à travers des citations, des titres d'œuvres ou les innombrables adaptations de ses pièces. L'anglais est d'ailleurs souvent surnommé *la langue de Shakespeare* tant cet auteur a marqué la langue de son pays en inventant de nombreux termes et expressions.

Que savons-nous au juste de William Shakespeare ?



Maison natale de William Shakespeare, à Stratford-upon-Avon.

Il naît à Stratford-upon-Avon dans le centre de l'Angleterre. Son acte de baptême est daté du 26 avril 1564 : on baptisait les nourrissons dans les jours qui suivaient leur naissance, et l'on s'accorde à

citer le 23 avril comme la date de naissance du dramaturge. Il est le troisième enfant de la famille et l'aîné des garçons. Son père, John Shakespeare, fils de paysan, est un gantier et

marchand de cuir prospère. C'est un notable de la ville de Stratford : il est nommé premier magistrat de sa ville en 1568 et épouse Mary Arden, fille de l'aristocrate Robert Arden of Wilmcote.

Le milieu confortable dans lequel Shakespeare naît le conduit vraisemblablement à fréquenter, après le niveau élémentaire, l'école secondaire « King Edward VI » au centre de Stratford, où l'enseignement comprend un apprentissage intensif de la langue et la littérature latines, ainsi que de l'histoire, de la logique et de la rhétorique.

Le 28 novembre 1582, Shakespeare (âgé donc de 18 ans), épouse Anne Hathaway, fille d'un fermier de Shottery. Il est possible que la cérémonie ait été organisée en hâte : Anne était probablement déjà enceinte.

Après son mariage, Shakespeare ne laisse que de rares traces dans les registres historiques, avant de réapparaître sur la scène artistique londonienne.



William Shakespeare

La suite des années 1580 est connue comme l'époque des « années perdues » de la vie du dramaturge : nous n'avons aucune trace de l'écrivain pendant ce laps de temps et nous ne pouvons pas expliquer pourquoi il quitte Stratford pour Londres. On sait en revanche que le 2 février 1583, Susanna, premier enfant de Shakespeare, est baptisée à Stratford. Des jumeaux,

Hamnet et Judith, sont baptisés quelque temps plus tard, le 26 mai 1585.

On rapporte que la vocation de Shakespeare est née à l'occasion du vol d'un daim auquel il participe avec quelques jeunes gens amis dans le parc d'un baronnet, Sir Thomas Lucy. Celui-ci, irrité, poursuit les voleurs en justice. A cette occasion, Shakespeare compose une ballade satirique contre son ennemi et se voit contraint de quitter Stratford pour Londres, abandonnant village, métier, femme et enfants.

En 1587, Shakespeare apparaît à Londres où la légende veut qu'il ait été valet d'écurie, gardant les chevaux devant un théâtre.

En 1592, la seule preuve indiscutable de sa présence à Londres, dans un théâtre, est une violente attaque de la part de Robert Greene (alors dramaturge à la mode). Dans un pamphlet, Greene désigne Shakespeare comme un « corbeau arrogant, embelli par nos plumes, dont le cœur de tigre est caché par le masque de l'acteur, et qui présume qu'il est capable de déglutir un vers aussi bien que les meilleurs d'entre vous : en plus d'être un misérable scribouillard, il se met en scène dans sa dramatique vanité ».

Greene était en fait vexé par l'intense activité théâtrale de Shakespeare qu'il considérait comme un illettré.

Shakespeare devient donc acteur et écrivain. Il joue successivement à la Courtine, à la Rose, au Cygne puis au Globe, dont il devient actionnaire avec les Burbage et d'autres comédiens. En plus de jouer lui-même dans ses propres œuvres (on sait par exemple qu'il interprétait le spectre du père dans **Hamlet** et Adam dans **Comme il vous plaira**), il apparaît également en tête d'affiche de pièces de Ben Jonson.



Simon Duprez et Guy Pion dans **Richard III**, au Théâtre du Parc en 2013-2014 (photo : I. De Beir).

La compagnie devient très populaire et est considérée comme la meilleure compagnie de Londres, qui fourmille pourtant d'entreprises de théâtre à cette époque.

En 1594, il dédie au comte de Southampton, qui devient son protecteur, deux poèmes, ainsi que la plus grande partie des **Sonnets** (écrits peut-être entre 1593 et 1597). Il en compose au moins cent cinquante six.

Les premières dates marquantes de sa carrière de dramaturge seraient 1590 avec l'écriture de sa première pièce originale **Peines d'amour perdues** et 1591, date de l'écriture des parties deux et trois d'**Henri VI**. Outre le drame historique, Shakespeare aborde également le drame sombre avec **Titus Andronicus** (1590) et la comédie avec **La Comédie des erreurs** (1591).

Il écrit ensuite une série de pièces : **Le songe d'une nuit d'été** (1594), **Les deux gentilshommes de Vérone** (1595) et **Le marchand de Venise** (1596) dont l'intrigue se déroule en Italie.

En 1596, Shakespeare revient à Stratford : on trouve consignée la mort de son fils Hamnet et une pétition qu'il adresse au collègue des hérauts pour que celui-ci accorde les armoiries à sa famille.

En 1597, il achète une propriété à Stratford bien que résidant toujours à Londres.

Vers la fin du règne d'Elisabeth, il atteint aux plus parfaites réussites avec les drames historiques **Richard II** (1593), **Richard III** (1594), **Le roi Jean** (1595), **Henri IV** (1597-98), **Henri V** (1599), **Jules César** (1600), dans la comédie avec **Les joyeuses commères de Windsor** (1599) et dans la tragédie avec **Roméo et Juliette** (1595).

Mais avec une nouvelle tragédie, **Hamlet** (1602), il impose une forme neuve et plus libre.

Au début du règne de Jacques I^{er}, Shakespeare est en proie à un grand trouble. L'ironie et le dégoût transparaissent à travers **Troïlus et Cressida** (1602), **Tout est bien qui finit bien** (1603), **Mesure pour mesure** (1603).

Suivent trois grandes tragédies : **Othello** (1604), **Le roi Lear** (1606) et **Macbeth** (1606). Parallèlement il écrit ses grandes pièces inspirées de l'Antiquité : **Antoine et Cléopâtre** (1606), **Coriolan** (1607), **Timon d'Athènes** (1607) et **Périclès** (1608).



Julien Roy et Jean-Marie Pétiliot dans **Le roi Lear**, au Théâtre du Parc, en 2011-2012 (photo : Isabelle De Beir).

En 1609, il écrit **Cymbeline**, puis se trouve atteint d'une maladie soudaine sur laquelle on ne possède aucune précision mais qui aurait profondément transformé le poète : il semble qu'il ait traversé alors une crise religieuse, car l'inspiration de ses dernières pièces, **Le conte d'hiver** (1611) et spécialement **La tempête** (1611), peut être considérée comme chrétienne.



Eglise de la Trinité à Stratford-upon-Avon.

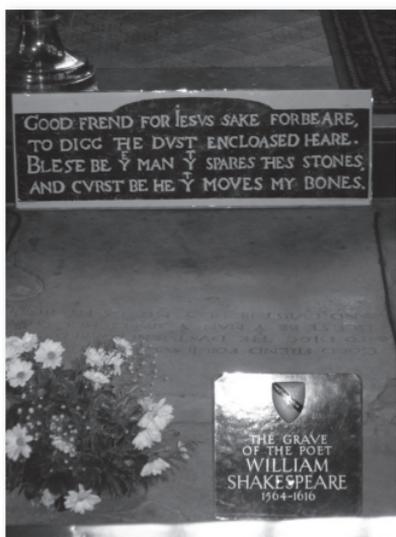
Vers 1611, Shakespeare décide de prendre sa retraite et revient vivre définitivement à Stratford où il passe les dernières années de sa vie. Après **Henri VIII** (1612) il écrit, en collaboration avec le jeune dramaturge John Fletcher, son dernier drame, **Les deux nobles cousins** (1613).

Il est probable que Shakespeare ne mourut pas subitement puisqu'il commença à faire son testament en janvier, l'acheva et le signa le 25 mars, un mois environ avant sa mort, le 23 avril 1616.

Ses deux filles lui survécurent. Susanna épousa le Dr John Hall, et même si les deux filles de Shakespeare eurent elles-mêmes des enfants, aucun d'eux n'eut de descendants. Il n'y a donc pas de descendant direct du poète.

Shakespeare est enterré dans l'église de la Trinité à Stratford-upon-Avon. Il reçut le droit d'être enterré dans le chœur de l'église, non en raison de sa réputation de dramaturge, mais parce qu'il était devenu sociétaire de l'église en payant la dîme de la paroisse (£440, une somme importante). Sur le mur adjacent à sa tombe, un buste commandé par sa famille le représente écrivant. Chaque année, à la date présumée de son anniversaire, on place une nouvelle plume d'oie dans la main droite du poète.

À l'époque, il était courant de faire de la place dans les tombeaux paroissiaux en les déplaçant dans un autre cimetière. Par crainte que sa dépouille ne soit enlevée du tombeau, on pense qu'il a composé cette épitaphe pour sa pierre tombale :



Tombe de William Shakespeare.

« Mon ami, pour l'amour du
Sauveur, abstiens-toi
De creuser la poussière
déposée sur moi.
Béni soit l'homme qui
épargnera ces pierres
Mais maudit soit celui
violant mon ossuaire »

Épitaphe de W. Shakespeare.

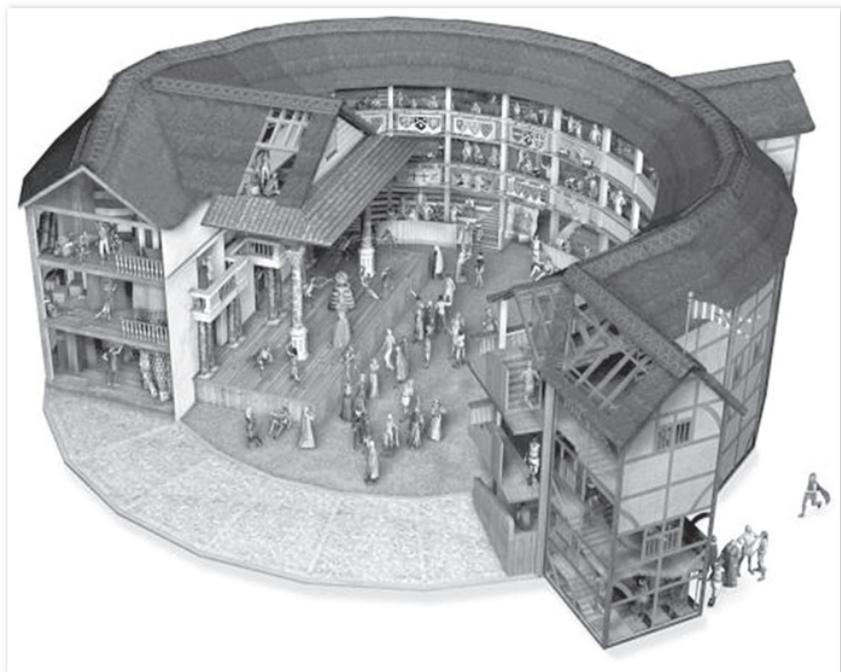
UNE REPRESENTATION AU TEMPS DE SHAKESPEARE.

Avant de nous attarder un peu plus longuement sur le personnage d'*Hamlet*, sa genèse et les innombrables métamorphoses et interprétations qui en furent données – avec plus ou moins de bonheur – attardons-nous quelques instants dans cette Angleterre qui fut celle de Shakespeare.

La plus grande passion, c'est le théâtre. Huit salles de mille places ou plus, rien qu'à Londres, qui ne compte alors pas plus de cent mille habitants. Et toujours remplies.

Pour éviter les tracasseries de la municipalité de Londres, la plupart des théâtres sont bâtis sur l'autre rive de la Tamise, la rive droite. On s'y rend en barques : lourdes péniches pour la masse du public ; barques à deux places pour les grands seigneurs et les amoureux.

On aperçoit sur l'autre rive leurs faîtes qui dominent les arbres. Ce sont de grandes constructions rondes ou polygonales. Deux ou trois étages de galeries de bois entourent la cour, parterre à ciel ouvert,



Théâtre élisabéthain.

où la scène s'avance à hauteur d'homme, battue des trois côtés par la mer houleuse du public ; des colonnes torsées soutiennent un toit de chaume que domine un haut pignon, percé de fenêtres et

terminé par un mât où flotte le drapeau de la troupe. Au fond, de l'estrade, sous un balcon, s'ouvre l'arrière-scène, devant laquelle coulisse un rideau. Tout cela violemment peinturluré d'une somptuosité canaille.

Le drapeau hissé annonce que l'heure approche. Aux fenêtres du pignon, les trompettes appellent. Le programme est affiché dehors – pour la commodité de ceux qui savent lire. Le public afflue. Aux galeries, élégants, dames et riches bourgeois, assis sur des escabeaux à trois pieds, dominant la cohue du parterre où grouillent, debout, les « puants ». Les valets du théâtre crient le vin et la bière, que les ivrognes iront évacuer dans ce baquet près de la porte ; on peut voir, amoncelés sous les gradins, les pommes et les noix, qui serviront tout à l'heure de projectiles. Des filles s'offrent dans les coins d'ombre et se font trousseur sous chaque escalier. Sans plus de vergogne, des libertins osent exhiber de longues pipes de terre et fumer l'herbe nouvelle qui vient des Indes.

A la troisième sonnerie des trompettes, le prologueur long-vêtu, paraît au fond de la scène, écartant les tapisseries d'Arras, et s'avance sur les planches jonchées de roseaux. Et, miracle de chaque jour, voici que « LO de bois », « l'arène plutôt faite pour combats de coqs », va « devenir l'univers » !

Le théâtre de Shakespeare est né dans un siècle de forcenés, joué devant des brutes qui, la veille peut-être, avaient été voir dépecer vivant un condamné ou un ours se faire déchiqueter par les chiens. Mais ces brutes, ces forcenés – des gens de qualité autant que « puants » - étaient étonnamment sensibles à la poésie, à la musique, à la vraie beauté. Sans eux, qui ont applaudi Shakespeare, il n'y aurait pas de théâtre de Shakespeare. A ces « gens de peu » du parterre, serrés debout comme harengs en caque, Armand Salacrou a rendu cet hommage : « Le public des auteurs élizabéthains fut d'abord Elizabeth et sa cour, d'abord parce que, dans les chroniques, les reines sont plus voyantes que les sorcières et les bouchères. Oui, les épiciers de Londres et les mauvais garçons de ces tavernes perdues d'une façon si romantique dans les brouillards de la Tamise, et les matelots qui débarquaient grisés d'aventures nouvelles, sont bien responsables, comme Shakespeare, Marlowe et Ford, de la splendeur de ce théâtre unique qui fut écrit par eux, avec eux.

* * * * *

PANORAMIQUE SUR UN PERSONNAGE INNOMBRABLE.

Saxo Grammaticus.

C'est au début du XIII^{ème} siècle que le moine Saxo Grammaticus écrivit en latin l'**Historia Danica** et c'est dans ce livre qu'on peut trouver l'histoire du Roi Ahmleth.

Il était né de l'union du roi du Jutland, Horwindille, et de Géruthe, son épouse. Mais Horwindille avait un frère, Fengon, qui convoitait à la fois Géruthe et le Jutland. Il finit donc par séduire la dame, occire le pauvre roi malchanceux au cours d'un banquet, s'approprier le royaume et faire de Géruthe son épouse et sa reine.

A cette époque, Ahmleth n'était encore qu'un tout petit enfant ; et le petit enfant grandit, jusqu'à devenir un jeune homme, ma foi, de fière allure et de belle prestance.

Ce prince finit naturellement par apprendre en quelle odieuse manière son oncle avait tué son père. A présent qu'Ahmleth était adulte, l'oncle n'allait-il pas vouloir aussi se débarrasser de l'encombrant neveu ? C'est bien ce que se mit à craindre Ahmleth et, pensant sauver sa vie de cette manière, il feignit la folie. Il bêtifia, extravagua, s'offrit à la risée des pages et des marmitons. Sa principale occupation n'était-elle pas, en effet, à grands renforts d'affreuses grimaces, de pousser par tout le palais une brouette remplie d'excréments.

Cependant, voyant dans ce comportement grotesque presque trop de folie et de démesure, Fengon se méfiait.

Il ordonna alors à l'un de ses chambellans de se dissimuler sous le matelas de Géruthe, sachant que celle-ci allait avoir une conversation animée avec son fils. Mais hélas pour le malheureux chambellan, Ahmleth vit bientôt trembler le matelas ; il sauta alors dessus en agitant ses bras comme des ailes et en criant « cocorico ! ». Puis il dégaina son épée et l'enfonça fougueusement à travers le matelas et... le pauvre espion de Fengon se vit traversé de part en part !



Saxo Grammaticus.

Ahmleth fit alors bouillir le cadavre et en jeta les morceaux aux cochons.

Comme bien l'on pense, la méfiance de Fengon ne fit que redoubler.

Il chargea alors une fort agréable et plaisante jeune femme de séduire le prince afin de lui ravir ce secret que l'usurpateur pressentait et redoutait.

Averti par un sixième sens de la manigance de son beau-père, le jeune homme invita alors innocemment la jeune femme à l'accompagner dans une promenade champêtre. Au détour d'un chemin, il attrapa fort habilement un oiseau auquel il tordit le cou sans quitter des yeux le cou blanc de la dame qu'il regardait fixement d'un regard lourd de sens. Celle-ci, point sotte, n'eut aucun mal à établir le rapprochement entre le geste du prince et le symbole – bien peu réjouissant – que ce geste signifiait. Elle s'enfuit à toutes jambes dans les taillis sans demander son reste.

Cette fois, Fengon se retrouvait au comble de la perplexité ; perplexité qui n'empêcha cependant pas l'idée d'organiser un banquet où le vin coula à flots. C'est au plus fort de cette orgie que survint Ahmleth, qui, le plus calmement du monde, mit le feu aux quatre coins du palais ; puis, profitant de la panique générale causé par ce soudain incendie, il égorgea son oncle.

Succédant à Fengon, Ahmleth fut un roi glorieux.

Mais hélas sa femme, à son tour, se mit à trahir et à comploter avec ses amis. Il finit par périr dans un combat.

Voilà l'histoire telle que la conta le moine Saxo Grammaticus. Faut-il s'étonner que, rapportée par un moine, les femmes jouent dans cette histoire un très vilain rôle ?

En 1572, dans ses **Histoires Tragiques**, le Français Belleforêt, sans excès de fidélité scrupuleuse, traduisit ce passage du vieux moine Grammaticus ; plus courtois que ce vieux Saxo, il modifia l'histoire en rendant la jeune « promeneuse à l'oiseau » amoureuse d'Ahmleth ; mais – puisqu'enfin cette histoire est une histoire ténébreuse -, désespérée par la dédaigneuse indifférence du jeune prince, elle se jeta du haut d'un rocher. Puis l'histoire tomba sous les yeux de William Shakespeare, qui écrivit alors **Hamlet**.

SHAKESPEARE ET HAMLET.

Pour cerner la vérité au plus près, il convient de préciser qu'il en écrivit tout d'abord, à une date demeurée incertaine, une première version (et peut-être n'était-ce alors qu'une nouvelle mouture d'une pièce de Thomas Kyd !) ; puis ce fut l'**Hamlet** définitif, et presque deux fois plus long, qui fut probablement joué en 1603 au Théâtre du Globe (où, ne l'oublions pas, Shakespeare était comédien). La pièce fut imprimée en 1604 et c'est celle que nous connaissons - ou que nous croyons connaître ?

Fengon s'appelle désormais Claudius ; Géruthé, Gertrude ; Polonius a donné son nom à l'infortuné chambellan ; par ailleurs, il est devenu père d'Ophélie, cette pauvre et douce Ophélie qui aime et est aimée d'Hamlet – qui cependant la repousse ; au comble du désespoir, cette (apparente) indifférence d'Hamlet lui fera perdre la raison et elle ira se noyer dans la rivière, « pâle petit cadavre enguirlandé de fleurs des champs ».

Sur la terrasse d'Elseneur on voit déambuler, vêtu de noir, le prince Hamlet. Il y rencontre, réclamant vengeance, le spectre de son père assassiné. C'est alors qu'Hamlet se résout à feindre la folie ; mais la feint-il vraiment ? Ou est-il réellement fou, victime de son propre piège ?

A la faveur de comédiens de passage, il fait représenter un spectacle où se prendra la conscience de Claudius. (« *Le théâtre est la pièce où je prendrai la conscience du roi !* »). Troublé par les faits représentés, Claudius, affolé, quitte l'assemblée. C'est donc qu'il est coupable. Hamlet va-t-il alors le tuer ? Mais non, il ne le tue pas ; en revanche, de son épée, il transperce Polonius qui l'espionnait dissimulé derrière une tenture. (« *Un rat ! Un rat !* »).

Il s'en prend ensuite à sa mère, l'accablant de terribles reproches et malédictions. Que soit maudit l'amour que, à ses yeux, l'épouse infidèle a souillé. (« *O souillures, souillures de la chair !... Faiblesse, tu es femme !* »).

Hélas, Poor Yorick !

Emporté par un vertige de destruction, il va jusqu'à maudire et renier son amour pour la tendre Ophélie. Dès cet instant, tout bascule peu à peu, nous laissant pressentir une fin inéluctablement tragique. Hamlet erre dans les cimetières, rêveur, hagard. Un jour,

« HAMLET »

de **William SHAKESPEARE.**

Hamlet	Itsik ELBAZ
Ophélie	Anouchka VINGTIER
Gertrude	Jo DESEURE
Claudius	Serge DEMOULIN
Horatio	Fabian FINKELS
Polonius	Christian CRAHAY
Laërtes	Adrien LETARTRE
Bernardo, Fossoyeur 1, Chef de troupe, Gentilhomme	Camille PISTONE
Francisco, Fossoyeur 2, Prêtre, Comédien	Valentin VANSTECHELMAN

et les stagiaires du Conservatoire de Bruxelles
Baptiste DENUIT, Jonas JANS, Amandine JONGEN et Coralie SCAUFLAIRE

Mise en scène : Thierry DEBROUX	Décor sonore : David LEMPEREUR
Assistanat : Catherine COUCHARD	Création des maquillages : BOUZOUK
Scénographie : Vincent BRESMAL	Maquilleuse : Florence JASSELETTE
Assistanat : Alissa MAESTRACCI	Stagiaires maquillage : Romane ADAM et Cindy PLANCKART
Création et réalisation des costumes : Anne GUILLERAY	Constellations familiales : Karla RIELAU
Réalisation des costumes : Sarah DUVERT, Béa PENDESINI et Sylvie GÉRARD	
Peinture du décor : Geneviève PÉRIAT et Marine DUBOIS	
Sculptures : Geneviève PÉRIAT	
Vieillessement du spectre : Sophie CARLIER	Direction technique : Gérard VERHULPEN
Réalisation tête du mannequin d'Ophélie : Véronique LACROIX	Régie : David LEMPEREUR
Lumières : Laurent KAYE	Régie plateau : Cécile VANNIEUWERBURGH
Vidéos : Allan BEURMS	Régie lumières : Noé FRANCO
Portrait d'Hamlet père : Gaël MALEUX	Régie son : Loïc MAGOTTEAUX
Chorégraphie des combats : Jacques CAPPELLE	Accessoiriste : Zouheir FARROUKH
Chorégraphie : Grazielle FURTADO	Habilleuse : Gwendoline ROSE
Coach danse : Antoine GUILLAUME	Menuisiers : Yahia AZZAYDI, Patrick CAUTAERT et Lucas VANDERMOTTEN
Musique des chansons : Pascal CHARPENTIER	



ITSIK ELBAZ
HAMLET



ANOUCHKA VINGTIER
OPHÉLIE



JO DESEURE
GERTRUDE



SERGE DEMOULIN
CLAUDIUS



FABIAN FINKELS
HORATIO



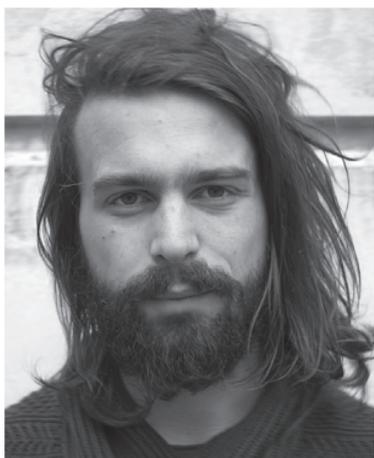
CHRISTIAN CRAHAY
POLONIUS



ADRIEN LETARTRE
LAËRTES



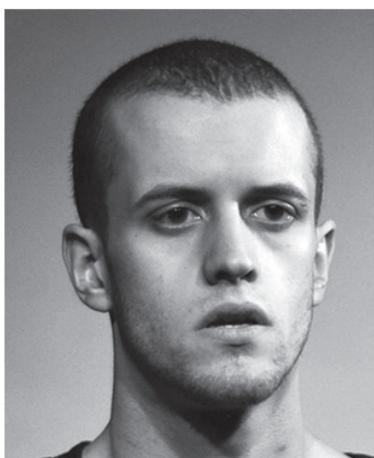
CAMILLE PISTONE
BERNARDO,..



VALENTIN VANSTECHELMAN
FRANCISCO,..



BAPTISTE DENUIT



JONAS JANS



AMANDINE JONGEN



CORALIE SCAUFLAIRE



THIERRY DEBROUX
Mise en scène



CATHERINE COUCHARD
Assistanat mise en scène



VINCENT BRESMAL
Scénographie



ALISSA MAESTRACCI
Assistanat scénographie



ANNE GUILLERAY
Création et réalisation des costumes



SARAH DUVERT
Confection des costumes



BÉA PENDESINI
Confection des costumes



SYLVIE GÉRARD
Confection des costumes



GENEVIÈVE PÉRIAT
Peinture décor et sculptures



ALLAN BEURMS
Vidéos



LAURENT KAYE
Lumières



JACQUES CAPPELLE
Chorégraphie des combats



GRAZIELLE FURTADO
Chorégraphie



PASCAL CHARPENTIER
Musique des chansons



BOUZOUK
Création des maquillages



FLORENCE JASSELETTE
Maquilleuse

un crâne que le fossoyeur a déterré et jeté derrière son épaule, s'en vient rouler aux pieds du promeneur. C'est le crâne de Yorick, le gentil bouffon de son enfance. Emu, troublé, Hamlet s'en saisit, médite. Sur la mort, la vie... Etre ou ne pas être... mourir, dormir, rien de plus... rêver peut-être ... la terreur de quelque chose après la mort, ce pays inconnu dont nul voyageur n'a repassé la frontière... Vivre, mourir, pourquoi ? Pourquoi agir ? Pourquoi tuer ?



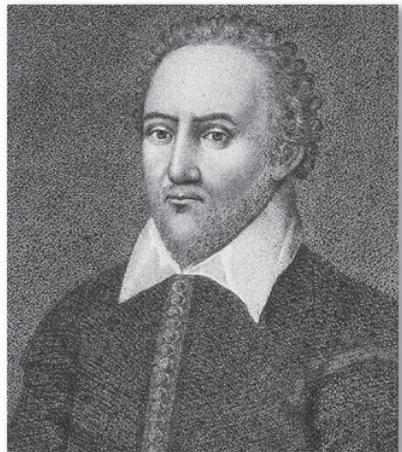
Hamlet au cimetière, contemplant le crâne de Yorick (Eugène Delacroix).

« Ainsi la réflexion fait de nous des lâches. Les natives couleurs de la décision s'affaiblissent dans l'ombre de la pensée... ».

Ce dément vêtu de noir inquiète Claudius. Aussi le pousse-t-il à s'embarquer pour l'Angleterre. Un ordre l'a précédé là-bas, qui est de le faire mourir. Mais par un heureux concours de circonstances, Hamlet arrive à déjouer la manœuvre.

Et Hamlet revient donc, juste à temps pour assister aux funérailles d'Ophélie et être le témoin agacé du désespoir superlatif de Laërte, frère de l'infortunée Ophélie. Un dernier piège est tendu au prince trop encombrant : épée empoisonnée, coupe empoisonnée. Massacre général... « *Le reste est silence ...* ».

Mai qui est donc Hamlet ? Le savons-nous à présent ? Et savons-nous comment incarner le plus justement ce personnage ambigu et imprévisible ?



Richard Burbage.

Le premier Hamlet fut un homme gros...

Tout d'abord, comment jouait-on **Hamlet** du temps de Shakespeare ?

C'est Richard Burbage, vedette du Théâtre du Globe (et fils du fondateur de ce théâtre) qui créa le rôle.

L'acteur était excellent, lyrique à souhait et plein de chaleur. Ses rôles l'habitaient tellement que, rentré en coulisses, il continuait à incarner son personnage. Ce n'est que peu à peu, reprenant ses esprits, qu'il redevenait Burbage.

C'est ainsi qu'un jour, au moment de la scène du cimetière, il versa tant de larmes et fit montre d'un désespoir si sincère face au cercueil d'Ophélie, qu'affolé, un spectateur se mit à hurler : « Arrêtez-le ! Il va se tuer ! ».

Hélas, si magnifique comédien qu'il fût, Burbage était fort loin d'être le jeune prince émacié et imberbe que l'on nous a donné l'habitude de voir. Barbu, au contraire, et bedonnant. Shakespeare se vit obligé de vieillir considérablement le rôle et surtout l'âge de son héros afin que ce soit Hamlet qui répondît mieux au physique de Burbage. Et sans doute est-ce parce qu'au duel final, le gros Burbage transpirait à grosses gouttes, que le poète introduisit dans son texte cette réplique de la reine Gertrude : « *Il est tout en sueur et hors d'haleine* ».

Gertrude et Ophélie étaient jouées par Robert Armin et Alexander Cooke.

Un acteur nommé Kempe – qui jouait le fossoyeur – était un acrobate réputé et un clown génial, aussi ses grimaces et improvisations faisaient-elles rire le public aux larmes. Shakespeare éprouvait vis-à-vis de lui une légitime méfiance, ce qui, sans doute, le poussa à mettre dans la bouche d'Hamlet une sévère mise en garde contre les clowns qui se montrent par trop envahissants.

Quant aux deux rôles de femmes, Gertrude et Ophélie, ils étaient joués, selon la coutume du temps, par deux jeunes hommes : Robert Armin et Alexandre Cooke.

Et dans tout cela, que jouait donc Shakespeare lui-même ? Conscient de sa belle stature et de sa superbe voix de basse, il s'était réservé le Spectre et des témoins assurent qu'il y atteignait l'apogée de son art.

Les femmes font leur entrée sur les théâtres anglais.

Après la mort de Shakespeare (en bon bourgeois de Stratford, riche et honoré), on ne cessa pas de jouer *Hamlet*, si ce n'est pendant

les quelques années noires où, triomphants, les Puritains (maudits soient-ils, hier, aujourd'hui, et dans les siècles des siècles à venir, amen !) firent fermer les théâtres, ces lieux de débauche et de perversion.

Sitôt furent-ils chassés du pouvoir, les théâtres rouvrirent leurs portes.

Un important fonctionnaire au Ministère de la Marine, Samuel Pepys, vit en ce jour du 2 août 1661, une journée bien remplie. On peut lire dans son « Journal » que le matin on lui avait donné à voir un magnifique babouin : « *Si semblable à un homme que je ne puis m'empêcher de croire que c'est un monstre, né d'un homme et d'une babouine femelle. J'ai l'impression qu'il comprend déjà beaucoup de mots anglais* ».

Ce même 24 août au soir, il se rendit à l'opéra, voir **Hamlet, Prince de Danemark**, dans de très beaux décors, mais surtout Betterton qui jouait le rôle du prince au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Thomas Betterton fut Hamlet durant un demi-siècle, de 22 à 72 ans ! (il faut bien reconnaître qu'à cet âge, la réplique sur l'essoufflement d'Hamlet devait être singulièrement bienvenue !).

L'amour inspira à cet acteur une réforme extraordinaire (pour l'époque). Il était tant épris de sa femme, la ravissante Mrs Sanderson, qu'il osa – précédent sans pareil dans l'histoire du théâtre anglais – lui confier le rôle d'Ophélie. Un rôle de femme joué par une femme ! On n'avait jamais vu pareille audace sur une scène anglaise. Ce devait être la première d'une longue série en ce pays plein de surprises.



Thomas Betterton.

Hamlet romantique.

Plusieurs prodigieux **Hamlet** marquèrent le XVIII^{ème} et le début du XIX^{ème} siècle. Mais ce fut David Garrick le plus remarquable, créateur incontesté de la tradition des Hamlet romantiques, depuis le rugissant dément que fut Edmund Kean (désordre et génie !) jusqu'au ténébreux et satanique John Philip Kemble.



David Garrick dans **Hamlet**.

Voici donc à présent Hamlet devenu un personnage romantique. C'est le crâne de Yorick au poing, comme un symbole, qu'il impose à l'Europe sa silhouette tourmentée. En ce personnage souffrant du mal de vivre, va s'identifier toute une jeunesse férue de méditations solitaires et de cimetières sous la lune. Ce sont ses propres doutes et désenchantements que cette jeunesse retrouve en lui, jusqu'à se répéter, sans se lasser, à l'unisson du prince d'Elseleur : « *To be or not to be* »...

Goethe va faire de son jeune Werther un frère d'Hamlet. Il le propose tout aussi mélancolique et inadapté. Le voilà donc qui se trouve « ...devant une grande action imposée à une âme trop faible pour l'accomplir... On a planté un chêne dans un précieux vase de Chine, qui n'eut dû contenir que des fleurs exquises. Les racines se développent et le vase est brisé ».

Hamlet à Paris.

Bien avant qu'en 1827 Kemble ne vînt jouer **Hamlet** en anglais à Paris – en compagnie d'une bien charmante Ophélie, Miss Harriet Smithson (qui deviendrait Madame Berlioz et rendrait bien malheureux son génial Hector de mari), le jeune prince de Danemark avait déjà fait son apparition en France.



"Ophélie" – Eugène Delacroix (1844) – Louvre.

En 1769 d'abord, dans une de ces redoutables adaptations de Ducis qui entreprit de « concilier Shakespeare avec le goût français ».

Cet **Hamlet**-là fut taillé en vertu des normes de la tragédie classique. C'est en coulisses, figurez-vous, que se passaient tous les événements et puisque nous n'en avons pu rien voir, quelqu'un s'en vient aimablement nous en faire le récit. Pour user de ce procédé – pour le moins osé et plus contestable encore -, un confident a été attribué à chaque personnage. Ainsi Gertrude se voit-elle flanquée d'une nommée Elvire, tandis qu'Hamlet se voit confié à un certain Norcestre – et pourquoi quand on a Horatio sous la main ?

Signalons un autre changement, qui est loin d'être le moindre : Hamlet est le roi et c'est Claudius qui cherche à le détrôner. Absence de spectre : Hamlet se contente de s'écrier en entrant en scène : « *Fuis, spectre épouvantable, va porter aux enfers ton aspect redoutable* ».

Il est à penser que le spectre ne se fait pas prier, puisqu'on ne le verra jamais.

Aujourd'hui, nous trouvons naturellement ce texte ridicule à souhait : il n'empêche que Talma, le Grand Talma, avec ses mimiques sulfureuses, ses amples gestes, ses terribles roulements de prunelles, obtenait dans le rôle un succès prodigieux.

Alexandre Dumas sauve la vie à Hamlet !

Il faudra encore attendre vingt ans pour voir enfin une traduction française relativement fidèle. Elle est d'Alexandre Dumas père et écrite tout entière en alexandrins.

Ce cher Dumas, outre de larges coupures, n'osa qu'une modification, une seule, mais elle est de taille : la pièce se termine alors que trois – et non point quatre, ainsi que nous y avons été habitués – des personnages agonisent ; et ce n'est point Fortinbras que l'on y voyait apparaître, mais le spectre, qui s'en vient procéder à une petite distribution des prix – ou peines – ou récompenses :

Claudius, déclare-t-il, ira en enfer (mort de Claudius).

Laërte, au purgatoire (Laërte meurt).

La Reine, au paradis.

« *La Reine : Pitié ! Pitié !*

Le Fantôme : Ta faute était ton amour-même, Ame trop faible, et Dieu vous aime quand on aime ».

Et la Reine rend son dernier soupir, apparemment fort satisfaite de cette solution à l'amiable.

Pour ce qui est d'Hamlet, on peut dire qu'il l'a échappé belle ; l'épée empoisonnée, miraculeusement, ne l'a pas touché ; et il n'a pas davantage porté les lèvres à la fatidique coupe empoisonnée ; c'est donc bien vivant et en excellente santé qu'il terminera la pièce. C'est cependant dans cette – pour le moins curieuse – version que le Théâtre Français joua **Hamlet** jusqu'à la première Guerre Mondiale. Les foules frémissaient d'aise et d'épouvante en écoutant tonner Mounet-Sully.

Il jouait avec une telle intensité que l'acteur anglais Irving, après l'avoir vu, déclara : « *Mais cet homme ne joue pas le fou, il l'est vraiment !* ».

Stéphane Mallarmé, qui ne fut pas le dernier à aller voir ce beau démon, en parle comme suit dans son langage très personnel, il faut bien le dire : « (...) *Mime, penseur, le tragédien interprète Hamlet en souverain plastique et mental de l'art... Avec solennité, un acteur lègue élucidée, quelque peu composite mais très d'ensemble, comme authentifiée du sceau d'une époque suprême et neutre, à un avenir qui probablement ne s'en souciera mais ne pourra du moins l'altérer, une ressemblance immortelle...* ».

Hamlet est un androgyne.

Et puis on joua **Hamlet** dans le monde entier.

Comme nous l'avons dit, la fin du XIX^{ème} siècle vit triompher le grand Henry Irving à Londres.

Mais c'est en France que germa la curieuse idée de distribuer à une femme le rôle du prince danois. En 1886, l'honneur en revint à Sarah Bernhardt, dans une excellente traduction d'Eugène Morand et Marcel Schwob. Elle mit dans son jeu emphase, lyrisme, sentimentalité. On pensait voir **Hamlet**, n'était-ce pas plutôt déjà **L'Aiglon** ?



Sarah Bernhardt dans **Hamlet**.

Lui succéda ensuite, en 1923, Suzanne Desprès, puis, en 1928, Marguerite Jamois.

Il n'est donc pas tellement extraordinaire qu'à la suite de ces diverses interprétations, Pierre Brisson, excellent critique français par ailleurs, alla jusqu'à définir comme suit la personnalité du prince d'Elseneur : « (...) Les formes de sa sensibilité restent essentiellement féminines. Hamlet est un androgyne, voilà le fond du rôle. Il croit haïr, et il souffre bien plus qu'il ne hait. Il ne peut s'empêcher de rêver autour de son mal. Tous les mouvements de son cœur indiquent l'attache maternelle. Il pense, il juge en représentant du sexe fort, et il appartient au sexe faible ».

Un critique américain n'a-t-il pas été jusqu'à prétendre que, dans la réalité, Hamlet est une femme déguisée en homme et secrètement amoureuse d'Horatio !

Dans la revue *Life* du 24 avril 1964, Tom Prideaux signale d'autres théories nées sur ce terrain de chasse favori des esprits déséquilibrés (James Joyce) : *Hamlet serait un catholique s'attaquant au protestantisme ; Hamlet serait un Juif ; Hamlet serait un scélérat ayant monté toute cette histoire de fantôme et de meurtre pour ravir le trône au bon roi Claudius ; Hamlet serait (au choix), un mégalo-maniaque, un hystéro-neurasthénique, un obsédé hanté par l'obésité qui le guette, etc, etc...*

Edgar Allan Poe, Abraham Lincoln.

C'est en 1809 qu'**Hamlet** fut monté aux Etats-Unis par un acteur de dix-sept ans, tout bonnement génial : John Howard Payne. La comédienne qui jouait son Ophélie était une jeune Anglaise, qui laissait chaque soir à la maison un nouveau-né de trois mois. Elle s'appelait Elisabeth Poe, le prénom du bébé était Edgar Allan.

Ce fut cependant un acteur anglais, Junius Brutus Booth qui, entouré de ses deux fils, John Wilkes et Edwin, apporta au public américain la pleine révélation d'Hamlet.

En 1860, lorsqu'éclata la Guerre de Sécession, Edwin Booth, le cadet, qui avait pris le parti du Nord, s'en alla jouer **Hamlet** pour les troupes Yankees.

Avec non moins d'ardeur, John Wilkes, son frère, prit parti pour les Confédérés.

A Washington, un soir, il se glissa dans les couloirs du Keith's Theatre, où il était connu de tous. C'est donc le plus simplement du monde qu'il put pénétrer dans une loge d'où le Président Lincoln

assistait à une comédie légère, et lui logea fort proprement dans la tête une balle qui le tua.

Il sauta ensuite sur scène en brandissant un (très shakespearien) poignard et s'écria, plein de fièvre : « *Sic semper tyrannis !* » (*Toujours pareil pour les tyrans !*). Il réussit à sortir vivant du théâtre, mais la police l'abattit peu après.

Edwin, son frère, sous l'effet du chagrin que lui causa ce drame, renonça au théâtre pendant de nombreuses années. La foule des admirateurs se fit tellement pressante qu'il consentit finalement à remonter sur les planches.

C'est ainsi que, rien qu'à New York, il joua cent fois **Hamlet**.



Edwin Booth.

Lorsque, en 1927, John Barrymore incarna à son tour **Hamlet** à New York, il se fit un point d'honneur de battre ce record inégalé jusqu'alors et joua la pièce 101 fois.

Hamlet : psychanalyse, stalinisme, etc.

Il y a très longtemps que l'on joue Hamlet, et on le jouera longtemps encore. Peut-être même, de tout le répertoire mondial, est-ce la pièce la plus jouée. N'a-t-on pas été jusqu'à définir cette pièce en disant qu'elle était : « la plus grande attraction mondiale de tous les temps » ? Peut-être est-ce aussi la pièce qui, à notre mémoire, a favorisé le plus de citations. Assurément, c'est également celle qui amène à se poser le plus de questions.

Qui est donc Hamlet ? Est-ce qu'il est fou ? Est-ce qu'il ne l'est pas ? Est-ce un personnage viril ? Ou mou ? Ou efféminé ? Et bon sang, pourquoi ne tue-t-il pas Claudius ? A quoi bon toutes ces tergiversations, tous ces délais ? Peut-on le poser en modèle des hommes d'action, ou est-ce un rêveur impuissant ? Qu'éprouve-t-il réellement vis-à-vis de sa mère ? Et vis-à-vis d'Ophélie ? S'il aime vraiment Ophélie (ou s'il l'a aimée, ainsi qu'il *le lui fait croire*, comme dit Ophélie) pourquoi se comporte-t-il ainsi avec elle ? Et d'ailleurs, qui est vraiment Ophélie ? Et son père, Polonius, qui est-il ?

Comme bien l'on pense, la psychanalyse ne pouvait que s'emparer avec ravissement d'un personnage aussi complexe, aussi difficile à cerner.

Ernest Jones, disciple américain de Freud, dans son ouvrage **Hamlet and Œdipus**, ne faisant que suivre en cela les exemples de son maître, a entrepris de psychanalyser Hamlet : « *Atteint à un haut degré du complexe d'Œdipe, amoureux refoulé de sa mère, le jeune prince se serait identifié à son père, puis à Claudius. Dans le domaine des désirs réprimés, Hamlet virtuellement EST Claudius. Aussi, quand l'ordre lui est signifié de le tuer, cela équivaut pour lui à se tuer lui-même. Et lorsque finalement il frappe Claudius à mort, cette mort-là est, en un sens, une sorte de double, de prolongement répété de sa propre mort à venir, à lui, Hamlet* ».

Libre à chacun, cela va de soi, d'adhérer ou non à cette proposition psychanalytique.

Mais d'autres se sont surtout attachés à voir dans **Hamlet** un drame politique. Le critique polonais Jan Kott, dans son fameux **Shakespeare notre contemporain**, nous rappelle que c'est sur ce point qu'avaient insisté, lorsqu'ils montèrent **Hamlet**, les acteurs de Cracovie, en 1956, quelques temps après le début de la « déstalinisation ». Lors de cette représentation, c'est sur des répliques telles que celle qui suit, que l'accent était mis, l'attention focalisée : « *Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark* » ou encore « *Le Danemark est une prison...* ». On insistait aussi, s'y attardant, sur le verbe « surveiller », qui revient si souvent dans la pièce (où il est bien vrai que chacun surveille et espionne toujours un peu quelqu'un !). L'accent était mis également sur les machinations policières de Polonius.

En ce qui concerne la folie d'Hamlet, Jan Kott déclare : « *A la question classique : Hamlet imite-t-il la folie ou est-il fou, la mise en scène de Cracovie répond : Hamlet imite la folie, il se camoufle à froid derrière le masque de la folie afin d'accomplir un coup d'état ; Hamlet est fou, car lorsque la politique élimine tous les autres sentiments, elle devient elle-même une immense folie* ».

NOTRE PROCHAIN SPECTACLE.

Du 16 novembre au 17 décembre 2017
et pour le Réveillon du Nouvel An

Création mondiale « **LE NOËL DE M. SCROOGE** »

de **Thierry DEBROUX**,
d'après le roman de **Charles DICKENS**.



Avec : **Guy PION**, **Gauthier JANSEN**, **Béatrix FERAUGE**,
Fabian FINKELS, **Claude SEMAL**, **Nicolas OSSOWSKI**,
Sacha FRITSCHKÉ, **Julie DIEU**, **Pénélope GUIMAS**,
Anthony MOLINA-DIAS, **Jeanne DELSARTE**,
et les enfants

Maxime CLAUSSE, **Léon DECKERS** ou **Ethan VERHEYDEN** en alternance,
Maxime CLAES, **Andrei COSTA** ou **Jérémy MEKKAOUI** en alternance,
Laura AVARELLO, **Ava DEBROUX** ou **Lucie MERTENS** en alternance,
Laetitia JOUS, **Clara PEETERS** ou **Babette VERBEEK** en alternance.

Mise en scène : **Patrice MINCKE**

Assistanat : **Mélissa LEON MARTIN**

Scénographie et costumes : **Ronald BEURMS**

Maquillages et coiffures : **Urteza DA FONSECA**

Lumières : **Alain COLLET**

Musique : **Laurent BEUMIER**

Coaching vocal : **Daphné D'HEUR**

*Patrice Mincke à la mise en scène et Guy Pion dans le rôle principal
se retrouvent ici après nous avoir enchantés dans L'Avare.*

*Ce spectacle, pour les fêtes, nous plonge dans le Londres du XIX^{ème} siècle.
Charles Dickens fait voyager le vieux Scrooge dans son passé et dans son futur
en espérant lui ouvrir les yeux et le cœur sur son égoïsme.
Un univers haut en couleur qui réjouira toutes les générations.*

L'équipe permanente du Théâtre Royal du Parc



Thierry DEBROUX,
Directeur



Colette LEFEBVRE,
Directrice adjointe



Maité VAN DEURSEN,
Assistante de Direction
en formation



Andrée CAUDERLIER,
Comptable



Christine HA,
Comptable



Marie-Jeanne BERTRAND,
Assistante administrative



Sarah FLORENT,
Attachée de presse



Sandrine SCHROEDER,
Buraliste



Juliette DELAUNAY,
Buraliste



Tereska VAN DEN ABEELE,
Buraliste



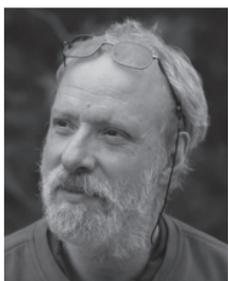
Julien CRESPIN,
Buraliste



Magali GENICQ,
Chef de salle



Gérard VERHULPEN,
Directeur technique



David LEMPEREUR,
Régisseur



Cécile VANNIEUWERBURGH,
Régisseur de plateau



Noé FRANCCQ,
Régisseur lumières



Loïc MAGOTTEAUX,
Régisseur son



Zouheir FARROUKH,
Accessoiriste



Gwendoline ROSE,
Habilleuse



Yahia AZZAYDI,
Menuisier



Patrick CAUTAERT,
Menuisier



Lucas VANDERMOTTEN,
Menuisier



Luc FANNES,
Technicien de surface

